

LETTRE DE L'ÉVÊQUE DE CHARTRES, SUR LE DERNIER RAPPORT DE M. THIERS.

Monsieur le Rédacteur, Je vais continuer, suivant l'engagement que j'en ai pris, l'examen du dernier rapport de M. Thiers. On ne doit pas oublier que j'ai donné pour fondement à cette discussion un principe incontestable, savoir : qu'à la réserve de quelques détails très secondaires, les doctrines sont tout dans l'exercice d'un enseignement public. Elles seules font la vie et le salut ou la perte et le fléau d'un empire.

Nous, Evêques, suivant notre devoir, avons fait connaître à la France les doctrines désastreuses professées par les plus célèbres du corps enseignant. Nous n'avons été que très faiblement écoutés. Heureusement des voix plus puissantes se sont fait entendre ; elles ont retenti dans toute l'Europe et plus loin encore. Car dans quel lieu du monde la renommée, si prompte à publier ce qui se passe dans ce beau royaume, n'a-t-elle pas raconté ce qui a été agité et résolu dans les grands corps qui régissent notre destinée ? On sait donc partout, à l'heure qu'il est, que dans notre Charte haute, M. le baron Séguier, M. le comte de Montalembert, M. le marquis de Barthélemy, M. le comte Benguet, M. le vicomte de Ségur et d'autres nobles pairs dont je ne répète point les noms si connus, ont fait écarter un zèle aussi cloquent que peu suspect contre les mêmes doctrines qui causent à l'Eglise tant d'affroi et de douleur. Pourquoi supprimerai-je ici une vérité dont mon cœur est plein ? Ah ! ces bouches illustres qui ont préféré des paroles recueillies avec tant de joie par la France chrétienne, ont excité une gratitude dont on peut marquer à peine l'étendue et le prix. Des bénédictions sans nombre suivront d'âge en âge ces généreux catholiques. Leurs noms seront chéris et respectés ; ni l'histoire ne se laira, ni la gloire ne refusera d'attacher à leur souvenir des plus purs rayons, ni les louanges tracées par la foi et par l'amour ne manqueront au marbre de leur tombeau. C'est quelque chose de s'attirer la reconnaissance d'une Eglise qui peut seule en égaler la durée à celle des siècles, dont la dernière heure sera aussi le terme de sa course.

Revenons aux doctrines que les jeunes gens de France puisent dans une source privilégiée et qui seule est ouverte pour eux. Quelques uns de MM. les pairs que j'ai désignés plus haut, ont exposé et les mêmes doctrines. Qui oserait douter que ce canal ne soit pur et fidèle ?

M. le marquis de Boissy a lu en entier une longue et pompeuse période tirée de la préface de Fragments de M. Cousin. Dieu, est-il dit dans cette mémorable phrase, est infini et fini tout ensemble. Quel renversement de toute foi et de toute raison ! car si Dieu est fini sous un rapport, il ne peut être infini dans l'ensemble et l'intégrité de son être. Assurément on ne peut dénaturer ni avilir d'une manière plus grande l'essence du Créateur souverain. Reconnaissons encore :

On déclare au même endroit que le dogme de la Trinité doit être entendu dans ce sens que Dieu est à la fois Dieu, nature et humanité, c'est à dire que Dieu n'est qu'un mélange de terre, de bois, de pierre, de substance animale, humaine, divine, et tout cela mêlé, confondu à jamais et ne formant qu'un seul être. Qu'il est triste et d'être obligé de transmettre de telles paroles ! Le noble pair, M. Rossi, a cru pouvoir soutenir que rien n'était plus respectable ni plus impérieux que les erreurs de M. Cousin. Ce sont, a-t-il dit, des gouttes d'eau trouble qui coulent presque sans être aperçues. Je me permets de le lui demander à M. Rossi, prétend-il éprouver sa mémoire aux passages qu'on vient de lire, et à ceux-ci, que j'ai cités dans ma dernière lettre : La nature humaine est Dieu et homme tout ensemble. Et encore : Un philosophe, M. Cousin par exemple, peut flatter l'homme à un degré plus haut de vérité et de grandeur que celui où le christianisme le place ; il peut mieux faire qu'un homme-Dieu. Non, non ; ces traits d'une impiété boue, loin d'être des perles d'un liquide d'un peu d'auréole et trouble, sont de sales gouttes d'eau très claire, mais dont la limpidité recèle et déguise le plus détestable et le plus mortel poison. Le noble pair souffrira que je m'exprime sans détour d'un sujet d'une importance incomparable.

Le directeur suprême de notre école philosophique a déclaré, il y a un an, d'une manière non équivoque et avec une merveilleuse assurance, qu'il avait été toujours fortement opposé au panthéisme. Comment concilier cette assertion avec le passage cité plus haut, si évident et si formel ? D'ailleurs, combien cette déclaration est-elle infirmée par un autre endroit de ses ouvrages, où il pousse au panthéisme d'une manière tout aussi efficace que peut l'être une profession ouverte ou une apologie directe de cette doctrine ? Malgré sa dénégation particulière au sujet de la conformité de ses sentiments avec ceux de Spinoza, il déploie toute la force et tout l'éclat de son éloquence pour réhabiliter ce dessein au système de l'univers-Dieu, qui la lumière de l'Evangile avait fait disparaître d'entre tant de siècles. Il avance, avec un ton plein d'enthousiasme, que le just hollandaïs a tellement le sentiment de Dieu qu'il en perd le sentiment de l'homme. (Le le crois bien, puisque sous sa plume l'homme devient Dieu.) Il le compare et le confond presque avec l'auteur de l'imitation de Jésus-Christ. Peu s'en faut qu'il n'en fasse un saint digne d'être placé sur nos autels. Il exalte sa gloire et la sublimité de ses idées, qui se répandent, dit-il, et retentissent dans le monde entier. N'est-ce pas faciliter le progrès de cet immense ascendant sur les esprits, qu'il lui attribue ? En un mot, n'est-ce pas accorder puissamment le panthéisme en le glorifiant dans son type le plus odieux et le plus achevé ?

Voici, en il faut le savoir, la clé de tous les ouvrages de M. Cousin. Il rappelle les novateurs de tous les temps, surtout les plus célèbres. Ceux-ci s'enveloppent, ils se replient en tout sens, ils nient, ils affirment, ils se condamnent, et puis ils rétractent leurs rétractations. Et pourtant leur pensée perce et se fait jour pour quiconque a le sens un peu droit et la vue un peu ferme. Oui, je suis forcé de dire qu'on retrouve chez le fondateur de l'éclectisme des traits marqués de ces personnages historiques. Aussi ses dénégations, ses protestations ne doivent-elles pas inspirer une confiance aveugle. En voici un exemple récent, éloquent, que M. de Barthélemy a eu raison de rapporter. Car on ne saurait trop le mettre en relief et le reproduire.

Il y a un an M. Cousin déclara hautement dans la Chambre des Pairs qu'il allait mettre un tel ordre dans l'enseignement philosophique, que les parents ne pourraient plus avoir la plus légère crainte sur l'orthodoxie des leçons données par les professeurs.

Or, voici comment cette promesse a été remplie. Fort peu de temps après la déclaration solennelle dont j viens de parler, les haut dignitaires du corps enseignant eurent avec honneur au rang des agrégés pour la chaire de philosophie un candidat qui, quelques mois auparavant, avait publié un livre où on lit ces paroles : Un Dieu infini ne peut ni s'incarner, ni envoyer des prophètes, ni s'irriter, ni même sortir de son immobilité éternelle pour créer le monde ; c'est au reste, un Dieu qu'on ne s'achète ni par la prière, ni par les jeûnes, ni par le martyre ; il est inaccessible à toutes les formalités des cultes, et, quelles que soient notre vie ou notre croyance, nous ne pouvons pas vivre sans vivre en Dieu. Qu'il débordement d'impétu et de déraison ! Qui ne le voit ? Non, après ces paroles, il ne reste rien de ses attributs divins, de la foi, des mœurs, de vertus, des dogmes, de l'Evangile ; tout s'évanouit, tout disparaît sous cette grêle d'absurdiés révoltantes et de blasphèmes. Combien ce passage est-il rassurant pour les parents qui seront forcés de confier leurs enfants à ce professeur, et quel gage plus indubitable est-ce qu'il peut donner de sa catholicité pure et de l'irréprochable orthodoxie qui égalent ses leçons ?

Ajoutons que la désignation de quelques autres dogmes hautement professés par notre école dominante ? Suivant elle, Dieu n'a pas tiré le monde du néant ; ses organes tiennent à ce principe comme à un axiome inviolable. De plus elle déclare que Dieu a créé de tout éternité, et que du moins, en vertu d'une romenance souveraine, il ne peut pas créer incessamment et sans trêche. Mais, quel ! direz-vous, ô jeunes gens catholiques, protestants, juifs, nos catéchismes nous enseignent tout le contraire. On y lit que Dieu a fait le monde de rien, et que, se suffisant pleinement à lui-même, il n'a nul besoin de toujours créer. Où est donc le mérite dont se vante sans cesse M. Cousin, et où d'avoir constitué son système avec tant d'art et de délicatesse, qu'il ménage toutes les religions et ne blesse aucune croyance ? Jeunes imprudents, soyez plus circonspects ; l'éclectisme a parlé, déchirez tous vos catéchismes, ou il saura bien tôt ou tard vous faire repentir de l'avoir été rebelles.

On comprend aisément que je ne puis faire ici l'énumération de beaucoup d'autres erreurs, souvent capitales. Il en a paru d'excellents et très amples recueils. On en a cité dans la Chambre des Pairs un assez grand nombre, et chose remarquable et très instructive ! M. Cousin les a entre dans, et bien que depuis ce moment il ait parlé vingt fois environ dans la discussion sur l'enseignement, il n'a pas opposé un seul mot à tant de terribles accusations. Quel silence significatif, quel aveu tacite ! La France et l'Europe entière l'auront compris.

M. Villemain a défendu la philosophie universitaire, il en a vanté la parfaite orthodoxie, et a garanti que tout allait au mieux. Mais malheureusement M. de Ségur a fait remarquer, ce qui est notoire, que les nouveaux professeurs sortis de l'Ecole Normale n'adhèrent et suivent généralement les principes de M. Cousin, et par conséquent qu'ils vont semer dans toute la France les germes si féconds et les principes si contagieux de l'irréligion et du scepticisme.

M. le ministre a parlé de ses programmes comme servant de règle aux professeurs. Mais M. de Barthélemy, qui le savait de source, a positivement avancé que ces programmes n'étaient point obligatoires, et que par là même ils ne garantissaient rien, ils ne sauvaient rien.

M. Villemain a paru faire grand fonds sur Aristote, sur Platon, sur Bossuet et quelques autres grands auteurs dont il prescrit la lecture aux maîtres chargés de l'enseignement philosophique. Mais Aristote ne donne point les places, et M. Cousin en est, dans cette sphère, le suprême dispensateur. On ne peut nier qu'il n'en résulte du moins une forte attention de laisser le précepteur d'Alexandre pour s'attacher à M. Cousin, lequel en vertu du libre examen et des lois de l'éclectisme, souffre que chacun pense et dise ce qui se justifie à ses vues personnelles. Il faut encore l'observer, nul doute que les professeurs n'aient envoyés ces auteurs choisis de la même liberté qu'ils se permettent à l'égard des programmes. Enfin j'affirme, sans hésiter, que les hommes les plus doués de talents et de lumières, que les professeurs les plus habiles de l'Université ne pourraient, en moins de dix ou quinze ans, tirer de ces grands écrivains, lus, relus, analysés, conciliés entre eux, un cours régulier et complet de philosophie.

Mais, nous dites-vous, M. le Ministre, personne n'est obligé dans l'Université de lire les ouvrages du chef de la nouvelle école ; je ne fais aucune prescription à cet égard. Je le veux ; mais, souffrez que je vous le dise, vous faites bien plus que d'en prescrire la lecture. On peut négliger des ordres ; mais des jeunes gens peuvent-ils résister à l'attrait et à l'estime que vous leur inspirez pour les livres les plus impies de M. Cousin, quand ils les reçoivent en prix de votre main, et que vous leur indiquez par là que ces livres ajoutent encore au lustre de leur couronne ?

Je ne parle pas de ces cours où l'histoire, torturée dans le sens de la philosophie éclectique et des autres productions de l'incrédulité de nos jours, a trop souvent pour but et pour effet de rendre la religion et ses ministres ridicules ou méprisables aux yeux des plus jeunes élèves. On n'a qu'à consulter une bonne partie des ouvrages qui servent de guide pour cet enseignement.

Je conclus que M. Thiers ayant, comme M. le duc de Broglie, entièrement négligé de sonder la grande plaie de l'Université qui à son siège et son aliment dans les doctrines, a complètement manqué le vrai but de sa mission. J'ajoute que son silence sur un mal si effrayant n'était propre qu'à le perpétuer ou même à l'étendre, son travail, quoique plein de talent, est beaucoup plus funeste qu'utile à la religion et à la patrie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CLAUD. HIR., Ev. de Chartres.

Chartres, le 6 août 1844.

On écrit à la Minerve au sujet des examens du couvent des Trois-Rivières :

M. l'Évêque. — C'est les 29 et 30 du mois d'août dernier qu'ont eu lieu aux Trois-Rivières, les exercices littéraires des demoiselles du pensionnat des Dames Ursulines de cette ville. Ces exercices ont excité depuis plusieurs